

LETTRE XIII

A LA MÊME

Ecrité à Cucuse en 404.

Enfin nous respirons maintenant que nous sommes à Cucuse, et c'est de cette ville que nous vous écrivons. Enfin nous revoyons la lumière, après avoir été plongé dans cette fumée, dans ce nuage de souffrances qui sont venues fondre sur nous pendant le voyage. Maintenant que la douleur est passée, je vais vous raconter tout ce que nous avons souffert. Je n'ai pas voulu le faire plus tôt pour ne pas vous causer trop de chagrin. Pendant plus de trente jours j'ai été sans cesse brûlé par une fièvre ardente. Ajoutez la longueur et les difficultés du chemin, et ces cruelles douleurs d'estomac qui ne me donnaient aucune trêve. Et là, point de médecins, point de bains, pas même les choses nécessaires à la vie : aucun soulagement enfin. Les Isauriens pouvaient à chaque instant survenir. Nous étions en butte à toutes les peines qu'engendrent des routes presque impraticables, le souci, l'inquiétude, l'ennui, et cette pensée qu'il n'y avait près de nous personne pour prendre soin de nous. Mais tout cela maintenant est passé. Une fois arrivé à Cucuse, nous avons vu disparaître les moindres traces de la maladie; notre santé est aujourd'hui florissante; nous n'avons plus à craindre les Isauriens; il y a ici bon nombre de soldats, tout disposés à se mesurer avec eux. Tout nous arrive en abondance, bien que nous soyons dans un vrai désert; tous se montrent bienveillants à notre égard. Dioscore s'est trouvé ici par hasard, et il vient de m'envoyer à Césarée un de ses serviteurs pour me prier et me supplier de ne préférer, aucune maison à la sienne. Beaucoup d'autres m'ont fait la même prière. J'ai donné la préférence à Dioscore, et c'est chez lui que je suis logé. Il nous est tout dévoué; et nous ne cessons de lui reprocher tant de libéralité, tant de bons offices. A cause de nous il a quitté la ville pour venir à la campagne, afin de nous entourer de toute sorte de soins ; il nous fait construire une maison pour nous protéger contre les rigueurs de l'hiver, et il se donne à cet effet beaucoup de peines : en un mot il n'est rien qu'il ne fasse pour nous être utile. Ajoutez que beaucoup d'intendants et d'économés, sur une lettre de leurs maîtres, s'empressent continuellement de nous venir en aide.

Si je vous ai rappelé tout cela, si j'ai déploré devant vous les maux que j'ai soufferts, si je vous ai ensuite exposé les heureuses circonstances qui ont suivi, c'est afin que personne ne s'avise de m'éloigner d'ici. Si ceux qui nous favorisent nous laissent libres de choisir le lieu que nous désirerons, et qu'ils ne veuillent pas nous assigner ensuite tel ou tel lieu, selon leur bon plaisir, c'est une faveur que vous devrez accepter. Mais s'ils veulent nous faire passer d'ici dans un autre pays, et qu'il nous faille voyager de nouveau, cela nous serait fort pénible. D'abord ils pourraient nous envoyer dans une contrée bien plus éloignée et bien plus désavantageuse; ensuite, les fatigues du voyage nous sont mille fois plus à charge que l'exil. Le voyage que je viens de faire ne m'a-t-il pas conduit aux portes de la mort ?

Maintenant, à Cucuse, nous avons retrouvé un séjour fixe et le repos; et ces os brisés, ce corps accablé par les fatigues, nous pouvons, grâce au repos, leur rendre leur première vigueur. Le jour même de mon arrivée, j'ai rencontré la pieuse diaconesse Sabinienne, elle-même aussi brisée, accablée. Elle est dans un âge où l'on supporte difficilement les voyages ; mais elle a toute l'ardeur de la jeunesse, et ne sent point les coups de l'adversité. Elle était toute prête, disait-elle, à m'accompagner en Scythie, quand le bruit courait que je serais emmené dans ce pays. Elle est bien résolue, dit-elle encore, à ne pas s'en retourner; elle veut être partout où je serai. Les chrétiens l'ont accueillie avec empressement et bienveillante. Constantius, ce prêtre si pieux, devrait se trouver ici depuis longtemps. Il m'a écrit de lui permettre de venir me rejoindre. Car, disait-il, malgré son grand-désir, il n'oserait se mettre en route, sans avoir reçu mes conseils. Il ajoutait qu'il ne pouvait rester à Constantinople ; il se cache, il vit dans la retraite, tant il se voit accablé sous le poids de l'adversité. Suivez mes instructions au sujet du lieu de ma demeure. Si vous jugez à propos de sonder leurs intentions, ne dites rien de vous-même, cherchez seulement à pénétrer leur dessein, toujours avec prudence, et vous le pouvez. Et si vous voyez qu'il s'agisse de quelque ville voisine de la mer, comme Cyzique, et peu éloignée de Nicomédie, acceptez cette proposition. Si, au contraire, il est question d'un pays éloigné, plus éloigné ou aussi éloigné que celui-ci, gardez-vous bien d'accepter. C'est ce qu'il y aurait de plus fâcheux et de plus ennuyeux pour moi. Ici je goûte un profond repos, et il m'a suffi de deux jours pour chasser tous les ennuis de ce pénible voyage.